

TÉMOIGNAGE D'UN PÈLERIN SOLITAIRE

Aller en pèlerinage est devenu pour moi depuis vingt-cinq ans une nécessité spirituelle. J'ai toujours éprouvé une profonde admiration pour ceux qui s'en vont indéfiniment sur les routes, de sanctuaire en sanctuaire, comme faisaient les *perpetue peregrinantes* du moyen âge, ou bien les « fous pour le Christ » de la Russie d'hier, et même peut-être encore d'aujourd'hui. C'est là une manière comme une autre, aussi noble que d'autres, de renoncer au monde, d'embrasser la pauvreté et de témoigner pour le Seigneur. Beaucoup plus modestement, j'ai pu de temps à autre entreprendre un voyage limité, parfois simple déplacement d'un ou deux jours (Paris - Liesse, Grenoble - La Salette, Québec - Sainte-Anne), parfois véritable périple s'étalant sur une semaine ou bien davantage (Poitiers - Pontmain, Lourdes - Padoue - Lorette - Rome). L'expérience que j'ai désormais acquise en de tels exercices, et que je veux considérer encore — si le Seigneur me prête vie — comme incomplète, me met dans l'obligation morale d'essayer de préciser comment je les entends et ce que, selon moi, on en peut retirer comme bienfait spirituel.

Et tout d'abord, il est évident que ce saint voyage ne doit pas être entrepris au hasard, sans motif important ni par pur caprice. Le premier de ceux que j'ai accomplis le fut en actions de grâces pour la naissance de mon fils ; celui de Paris à Chartres, en septembre 1944, pour remercier Dieu de la libération ; un autre après la guérison d'un ami en danger de mort ; le plus long le fut en 1957, pour remercier Dieu du maintien de la paix mondiale depuis la guerre de Corée, et pour implorer l'éloignement du péril atomique. Chacun de ces dépla-

cements a donc un objet déterminé, mais il est très certain qu'en même temps il constitue une occasion de chercher le « désert », c'est-à-dire une solitude favorable à prière et pénitence, une pause dans la vie active en vue de s'essayer à la vie contemplative, qui seule peut alimenter l'autre. C'est à cause de cela que je n'ai jamais envisagé le pèlerinage autrement qu'à deux conditions : être seul, être à pied.

Etre seul, parce que, dès que l'on se trouve deux ou davantage, inévitablement on cause, en tout cas la discipline de méditation et de prière est bien plus difficile à assurer, surtout sur un long trajet. Et le fait d'aller à pied rendrait, en tout état de cause, très délicat le choix d'un compagnon, à plus forte raison de plusieurs : la cadence de marche est un facteur tout à fait individuel, parfois capricieux, et il est sage de n'avoir, en une telle aventure, à gouverner que soi-même, ce qui n'est déjà pas facile.

Mais pourquoi donc mon insistance à parler de marche à pied ? Parce que, dès lors que le pèlerin emploie un moyen de transport, il diminue singulièrement son effort ; or, « on n'a rien sans peine », dit la sagesse populaire, et atteindre au sanctuaire où l'on a décidé de se rendre est une joie qui doit se laisser longuement acheter et désirer. Le pèlerinage, étant image de la vie du chrétien — c'est là rappeler une évidence, — constitue un long, lent, rude acheminement ; le concevoir en autocar ou en wagon, fût-il d'humble classe, n'est admissible que pour qui ne peut agir autrement, pour des motifs de temps ou de santé. Je ne fais ici que rappeler des vérités largement commentées à toute époque, mais non moins largement oubliées en notre temps, si l'on met à part l'admirable exception des marches d'étudiants vers Chartres. Les religions non chrétiennes ont souvent, au reste, des principes tout à fait semblables. Dans un ouvrage hindou il est écrit : « Se faire tirer par un cheval, c'est n'obtenir aucun fruit ; se faire porter par des hommes, c'est n'obtenir que la moitié du fruit ; aller à pied, c'est obtenir un fruit quadruple ».

Ainsi, posséder le silence, se maintenir dans la solitude (toute relative, hélas : les routes, de nos jours, sont fort peu-

plées et bruyantes), prier aussi longtemps ou aussi souvent qu'on le désire, notamment pour les païens rencontrés à chaque instant, et surtout, en tout cela, faire pénitence, voilà, jour après jour, pour le pèlerin, ce qui est sa manne, et l'eau jaillie de son rocher. L'un des aspects essentiels de cette pénitence, c'est le fait de rompre, pour un temps plus ou moins long, avec la vie normale, la famille, le métier, les amis, les travaux en cours ; on sait notamment qu'au retour on aura à faire face à des problèmes simplement différés, à des retards accumulés, à des tâches imprévues au moment du départ, et la seule pensée de tout cela, lorsqu'elle s'impose à certains moments de la randonnée, est comme une brûlure. Mais il est bien clair que le Seigneur a voulu pour vous cette coupure, afin de vous purifier, d'opérer en vous de manière plus impérieuse cette *conversio* qui est votre premier — et constant — devoir.

Envisager ces difficultés avant de partir pourrait vite vous décourager ; sans compter que, si le pèlerin est un peu tendre de nature, rompre les amarres du côté de la famille durant des semaines est une perspective douloureuse. Mais c'est cela précisément qui est requis de lui par son engagement. Et, que l'on en croie ici l'expérience d'un vieux chemineau, si l'on a évité la pusillanimité des hésitations initiales, on est payé au centuple, la route une fois commencée, tant la Providence a pour vous d'attentions, tant elle daigne même parfois vous accorder de grâces sensibles. Je ne pourrai jamais oublier ce jour où, à Lourdes, à la veille de partir le long d'un ruban de route qui allait se déployer sur 1 900 kilomètres, et en proie à des malaises physiques qui me faisaient vraiment mettre en doute l'aspect raisonnable du voyage (au point que j'étais sur le point de reprendre le train pour rentrer chez moi), j'entendis résonner en moi, comme un carillon joyeux, le mot qui est dans saint Paul : « Ma grâce te suffit ». Je partis le lendemain, et en trois jours toute angoisse s'évanouit.

Joie de certains départs matinaux, après un sommeil réparateur, dans la limpidité du premier jour ; joie de certains morceaux de route, sous des érables ou des marronniers bienfaisants ; joies, combien diverses, à la vue de tels spectacles

grandioses de la nature ou de l'art, que le pèlerin n'a pas cherchés et qui se présentent à point nommé pour le reconforter ; enfin, si du moins on se maintient dans l'attention pour les percevoir et les recevoir, prévenances innombrables du Père à l'égard de celui qui marche en Son nom. Sur ce dernier point j'aimerais donner quelques exemples, qui me paraissent bien éclairants : au cours de la longue marche que j'évoquais plus haut, la première charité qui me fut faite par un véhicule proposant de me charger le fut le jour de la saint Louis, patron des tertiaires franciscains ; or, l'homme qui me la fit me révéla en me quittant qu'il était tertiaire, sur quoi je répondis que je ne l'étais pas moins. Le 4 octobre suivant, jour de la fête de saint François d'Assise, ce fut un prêtre qui me fit gagner 19 kilomètres de manière analogue, alors que j'avais pris un sérieux retard. Je me souviens de journées commencées sans avoir pu assister à la messe ; au bout d'une heure ou deux, une église rencontrée au caprice de sa route, le pèlerin y entre à tout hasard et constate qu'une messe est exactement sur le point de commencer ; il fait là sa halte, communie et repart tout rasséréiné, tandis que le début de sa marche avait été comme endeuillé de sa déconvenue. Hasard que tout cela, déclareront les sceptiques ; mais le pèlerin s'est senti, à chaque fois, trop directement concerné pour n'y pas voir bien autre chose.

Parmi les éléments de la confiance que son voyage lui fait éprouver, il ne faut pas non plus compter pour rien les fréquentes petites haltes, parfois d'une ou deux minutes seulement, auxquelles le convie la rencontre, sur le bord de la route, d'un oratoire, d'un calvaire, d'une tombe de partisan de la dernière guerre, du monument commémoratif d'un accident, d'une statue de Notre-Dame. Que de *Consolatrix afflictorum*, de *Posuit me desolatam*, d'*Ave regina coelorum*, ici une colonnette de l'Enfant-Jésus de Prague, là d'humbles édicules ruraux, dédiés à Thérèse de Lisieux ou Antoine de Padoue, m'auront ainsi tour à tour sollicité pour un *Ave*, une oraison jaculatoire ! Que de tombes plus ou moins anonymes mendiant un *De profundis* ! Toutes choses qu'aucun usager de la route

ne perçoit plus dès lors qu'il est sur quatre, voire deux roues. Au rythme du pas humain, et sans la hantise d'avoir à tout prix à « tenir la moyenne », on garde ainsi le contact aisément avec ceux qui ont fait avant vous le « pèlerinage de vie humaine », on réalise, bien mieux qu'on n'a jamais pu le faire, ce qu'est la communion des saints ; à vrai dire, on se sent en marche vers ce royaume des cieus qui est « déjà parmi nous ». Et cette expérience, le harcèlement de la vie quotidienne, avec ses troubles et son vacarme, ne vous permettait guère de vraiment la faire.

Ce n'est pas à dire, toutefois, que les jours du pèlerin pédestre soient toujours roses, tissés de joies surnaturelles, baignant dans une contemplation qui le fasse voler d'étape en étape. Qui voudrait faire l'ange ferait vite la bête. Il est sensible que « frère âne » (comme aimait à dire saint François) joue un rôle considérable, et qu'il faut beaucoup s'occuper de lui. Marcher sur une route de pèlerinage, c'est en vérité prier avec les pieds. Le rythme métronomique du pas régulier devient comme une respiration spirituelle : tout au moins, si le piéton veut n'être pas complètement dévoré par les soucis matériels qui dérivent de son aventure, il lui faut sans relâche essayer de les transposer de la sorte.

Soucis matériels? Les pieds, l'état des pieds, leur congestion ou leur engourdissement, les ampoules, les meurtrissures dues aux chaussures défectueuses ; le sac, le poids du sac (même si l'on en a prévu l'agencement et le contenu en réduisant au minimum les *impedimenta*, en ne choisissant que des objets légers, il pèse toujours trop), les bretelles du sac qui endolorissent telle ou telle épaule ; le soleil, l'absence d'ombrage sur la route (« pourquoi les Ponts et Chaussées font-ils disparaître tant de platanes » ?), les coups de soleil, brûlures, gerçures des lèvres qui sèchent et craquent ; la pluie, qui a tôt fait de vous transpercer, si bien garanti que vous vous croyiez ; les perpétuels changements de temps obligeant à modifier l'équipement, en l'allégeant ou le compliquant, avec des pauses imprévues qui augmentent le retard ; la circulation sur la route (pour ne pas s'allonger, on est bien obligé de prendre au moins en

partie des « nationales »), avec son vacarme, ses odeurs, la pestilence des gaz que certains poids lourds vous crachent en pleine figure ; les voitures qui venant derrière vous se doublent, vous obligeant à vous rejeter brusquement dans la contre-allée... s'il y en a une ; les marches de nuit lorsque, en fin de journée, on n'a pas atteint l'étape prévue, ou qu'on n'y a pas trouvé de gîte, marches de nuit agrémentées des phares aveuglants de toutes les voitures qui foncent en face de vous ; les difficultés pour se loger le soir, alors qu'on est fourbu et qu'on n'a qu'une idée : dormir, dormir ; certaines nuits passées, faute de mieux, sur un banc d'avenue ou dans le maquis en pleine montagne, avec la rosée pour soigner les rhumatismes ; le ridicule de l'accoutrement auquel on se trouve parfois contraint, et la saleté de la peau en fin de journée ; ... On pourrait à loisir allonger la liste. Voilà bien des petites épreuves, anodine chacune en soi, peu de chose au total si l'on songe à la misère du monde, mais qui peuvent tout de même être présentées à Jésus en même temps que la prière. Le piéton ne manquera pas de penser souvent à cela : offrir.

A côté des épreuves, les tentations. Le même mot latin désigne au reste les unes et les autres. Ces tentations souvent seront subtiles, insinuanes, fatigantes et pour cela même périlleuses. La plus fréquente est bien celle de se faire charger ; je m'explique.

L'engagement que l'on prend au départ — appelons-le, pour faire bref, le « vœu », même si juridiquement il n'en présente pas toujours le caractère — doit impliquer que, allant à pied, on ne fera jamais d'auto-stop. Que si cependant une voiture s'arrête et que ses occupants vous fassent des propositions, il n'y a pas lieu de décliner celles-ci : le faire équivaldrait d'abord à une attitude orgueilleuse, présomptueuse, et d'autre part ce serait refuser l'aumône, donc refuser de se considérer comme pauvre. Ce point est important, et nous y reviendrons, dans un instant. Ainsi donc, le pèlerin pédestre s'engagera à accepter les offres de « piéton-stop ». Dans le livre remarquable, aussi pénétré d'humour britanni-

que que de vigoureuse foi chrétienne, de John Gibbons (*Tramping to Lourdes*), tout cela est parfaitement défini.

Mais justement le témoignage de Gibbons, si sainement authentique, montre jusqu'où peut aller la pensée lancinante du « chargeur » pour celui qui ne veut pas enfreindre sa promesse. Je l'ai à mon tour éprouvée le long de centaines de kilomètres. Une voiture ralentit-elle derrière vous au moment de vous atteindre, votre cœur se met à battre, vous vous imaginez tout de suite que c'est à cause de vous, alors que c'est tout bonnement parce que son propriétaire souhaite s'informer — auprès de vous, c'est un comble — de sa propre route ! Une autre ralentit-elle *après* vous avoir dépassé ? Clignotant d'un air complice, elle s'arrête, attend que vous, avec de grands gestes, couriez après elle sur les 200 mètres qui vous séparent d'elle ; là, cela devient cornélien, car vous avez promis de ne pas demander le premier, et ses occupants n'ont pas l'idée de reculer jusqu'à vous pour vous adresser la parole ; de guerre lasse, ils repartent, et vous vous retrouvez plus piéton que jamais.

La tentation serait simplement plaisante si vous n'étiez, la plupart du temps, il faut bien le dire, en retard sur l'horaire que vous vous étiez fixé, en sorte qu'une proposition qui se produirait vous permettrait de regagner 30 ou 40 kilomètres au moment où vous en avez le plus besoin. Mais elle ne vient pas et, comme vous n'êtes pas un saint, vous constatez que vous êtes en train d'adopter des comportements revendicateurs, comme de quelqu'un qui se sent frustré. Si vous n'y prenez garde, votre moral risque fort de tourner à l'aigre... et vous perdriez tout le fruit à attendre de votre pèlerinage.

Là n'est pas la seule tentation, cela va sans dire, dont le pèlerin se puisse voir assailli. Car qui ne sait que le démon excelle à brouiller les cartes chaque fois que l'on essaie, si peu que ce soit, de contrarier ses vues ? Il y a la nostalgie de la famille ou du milieu habituel, le *home sickness* ; il y a l'impatience devant l'immensité parfois de ce qui demeure à faire, voire le découragement lorsque les jambes n'en peuvent plus certains soirs, et que le corps tout entier demande grâce.

Il y a, à l'inverse, les tentations déjà dénoncées par les Pères de l'Église, savoir les séductions de la route, et je ne veux parler ici que des moins charnelles : paysages enchanteurs, verdure saine et dense du plein été, qui apaise le regard, bruit complice des eaux courantes invitant à la détente, fraîcheur des fontaines et des arbres dans un bourg traversé entre deux étapes de route dénudée et fâcheusement ensoleillée, monuments d'un autre âge qui surgissent, inattendus, à un détour de la route, en conviant au tourisme. Tout pèlerin entendra chanter ces sirènes ; et que Dieu lui donne de n'en pas écouter mainte autre encore !

Ainsi, rien ne sera facile pour lui au cours de son voyage ; il lui faut, avant de se mettre en chemin, bien prendre conscience de cela et implorer en conséquence une grâce toute spéciale. Qu'il me soit permis, pourtant, d'affirmer que l'engagement préalable (le « vœu » de pèlerinage), contracté en pleine lucidité et prévision des conséquences, entraînera inévitablement cette aide divine, s'il a été sincère. Il ne faut pas se faire un monde, avant le départ, des difficultés au devant desquelles on va ; pour une bonne part elles s'aplaniront d'elles-mêmes. Je crois en avoir donné plus haut quelques indices fort probants.

Jusqu'ici le pèlerin nous est apparu surtout dans sa solitude, ou plutôt seul avec Dieu, avec les épreuves que Dieu permet et la grâce qu'Il lui envoie afin d'en triompher. Mais le plus grand péché de sa part consisterait — par désir du « désert », par une crainte pusillanime de la tentation, par besoin de silence — à s'abstraire de son prochain au cours de son voyage, à fuir les rencontres. « Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit ne saurait aimer Dieu qu'il ne voit pas » (1 Jean, 4, 20). Le pèlerinage est au contraire pour lui une occasion de rencontres multiples ; loin de les fuir, il doit s'en réjouir.

« Son frère qu'il voit... » Le premier de ces frères, ce sera bien souvent le gendarme. Par définition, aux yeux du gendarme, le piéton est un être suspect. Il lui demande donc ses papiers, mais surtout veut connaître où il va et pourquoi. La réponse lui fera souvent écarquiller les yeux, et il deviendra

de plus en plus perplexe. Mais l'essentiel est que certains mots, devant lui, aient été prononcés : « vœu, Rome, Notre-Dame », qui seront peut-être pour lui une invitation à penser à autre chose qu'au matériel et — qui sait ? — à évoquer sa première communion. Autrement dit, la rencontre avec le gendarme doit poser problème, c'est une manière de scandale. La rareté du phénomène frappera d'autant plus l'intéressé. Si le regard du suspect a été direct, clair (et si ses papiers, cela va sans dire, sont en règle), il aura peut-être été, ne fût-ce que deux minutes, témoin du Christ. Sans faire un grand sermon. Sa prédication, ce sera de continuer sa route du même pas égal : le gendarme, même s'il était goguenard au début ou légèrement protecteur, le regardera quelques instants s'éloigner. Souhaitons qu'il reste rêveur.

Ce qui vient d'être dit des représentants de la force publique peut, *mutatis mutandis*, s'appliquer à d'autres catégories sociales : aux gouvernantes de presbytères, qui par définition protègent M. le curé contre les escrocs ou détraqués de toute espèce, et n'entrouvrent d'abord leur porte (pardon, sa porte) qu'avec circonspection ; aux « piéton-stoppeurs » évidemment, dont il est bien normal qu'ils s'informent, auprès de celui qu'ils viennent de charger, du but de sa promenade ; aux logeurs plus ou moins bénévoles de l'étape vespérale ; au buraliste, à l'épicière, à la postière de village chez qui l'entrée en son domaine, sac au dos, d'un chemineau suant et poudreux provoque toujours des mouvements divers ; enfin et surtout aux autres piétons que ce dernier rencontre : il en est peu, mais enfin il en existe.

Parlons un peu de ces gens-là. De pèlerins pédestres, sur plus de 3 000 kilomètres, j'en ai salué en tout et pour tout un, qui avançait d'un pas allègre vers Lourdes. Mais parmi tous les autres qu'il m'a été donné de rencontrer, la plupart étaient des chômeurs qui s'en allaient chercher du travail, en fort petit équipage ; un autre sortait de prison ; aucun ne marchait pour son plaisir. Chacun d'eux attendait en quelque manière l'aumône, mais non pas tellement celle d'un paquet de cigarettes ou de quelque monnaie assurant son dîner du

soir ; ce qu'ils quétaient, ce que leur regard parfois implorait, c'était l'amitié. A chaque fois, même si la conversation n'avait duré que quelques minutes, je repartais étrangement réconforté ; peut-être aussi l'autre, tout au moins je l'espère.

Restaurer chez le chrétien le sens de l'aumône est certainement un fruit majeur du pèlerinage. Et cela de deux manières ; je veux dire restituer chez lui la notion suivante : il lui faut savoir aussi bien recevoir de ses frères que leur donner, l'un comme l'autre dans la pleine simplicité du cœur. Savoir accepter est sans aucun doute plus ardu que le contraire, car l'amour-propre, attisé par le démon, se regimbe aisément chez celui à qui l'on donne. C'est bien pour cela que saint François, en pèlerinage au tombeau des Apôtres en sa jeunesse, échangea ses habits de bourgeois avec ceux d'un pauvre hère, et se mit à mendier durant toute une journée, afin de se faire une âme de pauvre. A un échelon beaucoup plus ordinaire, j'ai pu éprouver certaines fois la joie que l'on éprouve à accepter l'aumône.

Un jour, c'était dans la région de Ferrare, un homme en cyclomoteur me doubla, puis, au bout de quelques centaines de mètres, fit demi-tour, revint jusqu'à ma hauteur, m'interpella et me contraignit presque à monter en croupe sur son engin, pourtant bien léger et peu rassurant ; dans le plus grand inconfort, mais à une vitesse fort appréciable, il me fit ainsi gagner près de 20 kilomètres. Et comme ensuite je prenais un verre avec lui sous quelque ombrage, je demandai à ce garçon (c'était un petit ouvrier assez souvent sans travail) quel motif avait bien pu l'inciter à rebrousser chemin ; il me répondit ces mots savoureux, pleins — comme malgré lui, peut-être — de résonance chrétienne : « Parce que vous m'avez fait pitié... ».

Et je ne saurais non plus évoquer sans émotion cette chaude après-midi de juillet où je traversais la forêt de Villers-Cotterets. A un endroit, non loin de la chaussée, un petit groupe de touristes scandinaves en tenue légère, dans une ombre moelleuse et propice, déjeunaient. En voyant passer l'étrange individu que j'étais, traînant peut-être un peu la jambe sous un sac assez lourd, l'un d'eux, un immense viking tout blond

et rose, se précipita sur la route et avec force mimiques, car il paraissait ne pas savoir un traître mot de notre langage, il me mit dans les mains un énorme quartier d'un melon succulent, souriant de tout son cœur. Cher Sven (ou Olav), jamais je n'oublierai devant le Seigneur votre charité spontanée pour un de ses pauvres.

Grande occasion, et leçon aussi, de charité, le pèlerinage pédestre solitaire est donc avant tout cela, en même temps qu'il est leçon de patience, d'abandon à la Providence, et de foi.

Un jour, sur la côte adriatique, j'ai déjeuné complètement seul, dans un petit hôtel déserté déjà par la clientèle d'été. Le patron du lieu, qui n'avait rien à faire, engagea la conversation et, après tant d'autres, m'amena à définir mon entreprise. Nous causâmes de bonne amitié ; à un détour de l'entretien, il m'annonça, comme une chose toute naturelle, qu'un miracle s'était produit à Lorette quelques jours plus tôt. Puis, revenant à mon pèlerinage, il hocha la tête en disant : « Pour faire cela, il faut joliment avoir la foi ! » L'homme avait, en parlant ainsi, atteint l'essentiel. On dit, par manière de dicton, que l'appétit vient en mangeant. J'oserai presque dire qu'au pèlerin la foi vient en marchant. Ou plutôt, disons que sa marche accroît progressivement en lui, et rend plus vigoureuse, la foi — vacillante peut-être, en tout cas souvent tiède — qu'il avait au départ.

ERL